

Ludovic Julien Kodia

# Mes larmes coulent en silence



*L'amour interdit*

## Du même auteur

*Destin cruel* (roman) Edilivre 2011

*De l'amour à la haine* (roman) Edilivre 2014

EXTRAIT

À toutes les femmes,  
À toutes nos mamans,  
Rien de mieux à vous offrir,  
Que ces pages de mon livre.  
Reconnaissez-vous dans ces écrits.  
Reconnaissez-vous dans ce cri de révolte.  
Confus, je le suis,  
Parce que je suis un homme.  
Confus, je le suis,  
Parce que je ne suis pas différent des autres hommes.  
Ceux là même qui, sans vergogne, blessent  
cruellement vos cœurs.  
Votre seul péché a été sans nul doute de nous offrir  
cet amour si pur, si sincère et si innocent.  
De vos yeux coulent aujourd'hui des larmes salées,  
Celles de la résignation.  
Ces larmes qui, demain, se doivent d'être, celles de la  
victoire.  
Victoire contre les frasques de l'homme que je suis.  
Victoire contre mon irresponsabilité.  
Victoire contre les mesquineries honteuses.  
Victoire contre les humiliations les plus viles.  
Victoire contre la trahison en amour.

L'auteur



## I

Le soleil parachevait sa longue, folle et pénible course effrénée vers l'ouest. Spontanément, il devint ocre, déclina lentement vers l'horizon, avant de disparaître dans les nuages. Ce fut le crépuscule. Le petit village du sud du Caperland sombra subitement dans le noir. Kaïga, village côtier, situé au bord du lac Nyanko, commença à s'animer aux sons et danses d'une jeunesse enthousiaste, réunie tantôt autour du feu – chantant et dansant –, tantôt formant des petits groupes pour écouter les petites histoires à rire et à fendre le cœur. Les jeunes s'adonnèrent à cœur joie aux nombreuses activités ludiques, propres à leur génération, sous les regards indifférents des parents, fourbus par l'effort d'une rude journée de travail. Les femmes allumèrent le feu et s'attelèrent déjà à préparer le repas du soir. Les hommes, s'allongèrent paresseusement sur leurs grabats, attendant impatiemment l'appel annonçant l'invite au repas du soir. Les étoiles scintillèrent dans un firmament

exsangue de nuages. La lune, à l'instar des étoiles, parut ostensiblement dans le ciel avant d'éclairer de ses beaux rayons lumineux la nuit opaque, imprégnant ainsi une coloration particulière qui fit penser à une splendide fin de journée. De loin, on put entendre les cris stridents des grillons, relayés par les chants lugubres des oiseaux nocturnes. Kaïga vivait et vibrait au rythme de ses traditions légendaires, caractéristiques du peuple profond du Caperland.

Le visage irrité, un homme assistait, impuissant, dans une case d'où filtrait une petite lueur diffuse, sa femme se débattant dans les douleurs de l'enfantement. Les voisines, vinrent l'assister. Rosabelle, mère de deux jeunes garçons, Manuela et Sylvanio, gémissait sous les douleurs de plus en plus atroces de l'accouchement. Chaque minute qui s'égrenait, mettait en péril la vie de la jeune femme et du bébé qu'elle portait. Ferdala, son mari, s'était retiré à l'insu du petit groupe, alla chercher du renfort au couvent Sainte-Marie à Kidiba. À la surprise de tous, il ramena une jeune religieuse française.

Agée de vingt-cinq ans, c'est juste après ses études en médecine à la faculté de Lille, que sœur Laura adhéra à la communauté religieuse d'une église catholique de sa ville natale. Ses brillantes études lui permirent d'obtenir, après un parcours excellent et régulier, son doctorat en médecine. Elle pensait à la beauté et à la noblesse du métier, rêve de son enfance,

mais surtout à l'amour, cette sensation unique que l'on éprouve à venir en aide à ceux qui, rongés par la maladie, attendent en victimes résignées la dernière volonté de Dieu. On put la voir compatir avec ces visages tristes, accablés et mortifiés par la maladie, ces visages las, qui en proie au doute, ne croyaient plus à la vie.

Dans sa jeunesse, Laura admira un jeune médecin ; une femme merveilleuse qui en plus était une amie de la famille. Elle avait une passion sans limite pour le travail qu'elle exerçait. Son intérêt pour les malades fit d'elle une femme populaire dans le milieu hospitalier. Le médecin parlait avec enthousiasme de sa carrière, ses souvenirs, les bons, mais aussi les mauvais. Tous ceux qui l'entendaient éprouvaient du plaisir à l'écouter. C'était une femme extraordinaire que la petite Laura commença à aduler. La vie de la fillette connut un tournant décisif le jour où, accompagnant sa mère, elles se rendirent à l'hôpital de leur bourgade. À l'accueil, l'infirmière ne cacha pas son scepticisme quant à la possibilité pour les deux femmes de rencontrer le médecin.

– Le docteur est aux urgences, et nous ne savons pas quand elle peut vous recevoir, fit-elle.

Le message était passé pour les deux femmes. Elles résolurent de patienter, une attente qui devint plus longue qu'elles ne l'avaient prévu. « Que se passait-il ? », s'interrogea alors la petite Laura.

C'est alors qu'elle apparut. Son visage était inexpressif. La petite Laura ne reconnut plus son idole. Elle s'approcha des deux femmes, leur tendit la main, puis, caressant les longs cheveux de Laura, elle dit :

– Nous nous verrons plus tard, mes amies. Et à toi, ma puce, je te raconterai une belle histoire. Pour l'instant, j'ai un cas d'extrême urgence. Il nous faut sauver cette fillette.

Elle disparut dans une salle voisine. On pouvait lire sur la porte : « Bloc opératoire ». Laura et sa mère se sentirent déjà des intruses dans un milieu où, elles ignoraient tout et, où soudainement, tout leur fut étranger. Un sentiment nouveau et indéfinissable commença à gagner la petite Laura. Que se passait-il réellement en ce lieu ? Sa rêverie fut interrompue par sa mère qui lui dit :

– Allons-nous-en, ma petite Laura, notre place n'est pas ici, aujourd'hui.

Les deux femmes étaient reparties. Elles reçurent la visite du jeune médecin le lendemain soir, comme promis. C'était une femme radieuse et rayonnante de joie. Une image qui contrastait avec celle présentée la veille, celle écornée par la responsabilité d'une vie humaine en danger. La jeune femme semblait avoir tout oublié de tous ses soucis de la veille. Seulement, la petite Laura avait gardé le souvenir de cette mémorable journée, où elle n'avait plus reconnu cette

amie de famille. Elle revoyait encore le trouble de la jeune femme devant la situation jugée préoccupante de l'enfant. Que s'était-il réellement passé ? C'était la question lancinante qui avait hanté l'esprit de la petite Laura ; malheureusement, qui était restée sans réponse. L'occasion inespérée d'en savoir plus, était là pour l'adolescente. Elle devait la saisir. Comme tout enfant de son âge à l'esprit éveillé, elle fit part de sa principale préoccupation à leur hôte.

– Que s'est-il passé, docteur ? fit-elle d'une voix frêle.

En réponse à l'interrogation de la gamine, le médecin l'entoura de ses bras avec une tendresse maternelle, en disant :

– De quoi parles-tu, ma fille ?

– Tu le sais bien, docteur, fit-elle.

Le médecin avait souri, avant de dire d'une voix presque absente :

– Je sais que toi aussi tu penses à elle. Je le lis dans tes yeux, Laura. Je crois que tu n'as pas cessé un seul instant de penser à elle.

– Et comment, docteur, je n'ai pu fermer l'œil de la nuit sans penser à cette enfant que je ne connais même pas.

– Je suis ravie de te l'entendre dire, cela démontre que tu as un cœur où abonde l'amour. Seulement, ma fille, pour notre malade, le destin a décidé autrement. Je suis restée toute la journée à son chevet, au-delà

même de mes heures de service, gardant toujours un espoir qui s'est avéré vain. Dans son état comateux, j'ai cru entendre son cri de détresse résonner dans ma tête : « Sauvez-moi, je vous en supplie, sauvez-moi ! ». J'ai tressailli avant de me rendre à l'évidence de ce qui se passait. Non, j'avoue ne rien comprendre. La mourante semblait s'accrocher à un mince espoir comme si elle savait que son destin était entre mes mains. Puis soudainement, elle s'est directement adressée à moi ; c'est là le plus difficile et le plus cruel. Elle m'a dit encore, me parlant dans mes pensées : « Sauve-moi, maman, je t'en supplie sauve-moi ». J'étais la seule à entendre sa voix, les autres ne pouvaient rien entendre de cette conversation inédite. Tous, dans le service, nous avons conjugué nos efforts et avons espéré la tirer d'affaire. Nous y avons tous cru. Malheureusement pour nous....

Elle ne put terminer sa phrase. Le visage du médecin parut torturé par les remords. Elle parvint tout de même à dire, le cœur étreint par la douleur :

- Plus tard, j'ai dû refermer ses yeux en mydriase, qui ont cessé de voir. Ces yeux, encore présents dans ma mémoire semblaient me dire d'un ton accusateur : « Ainsi donc, vous avez échoué ! Ainsi maman, tu m'as laissée partir ? ». Jamais mon cœur n'a connu autant de souffrances. Il souffre encore atrocement, aujourd'hui, ma petite Laura. Pour une première fois dans ma carrière, une mourante m'a parlé en me

plaçant devant un cas de conscience. J'aurai pourtant tout tenté, mais personne ne peut me croire, pas elle surtout. Mes larmes ont coulé en silence, au grand étonnement de mes collègues. Personne ne pouvait imaginer ce qui m'arrivait. Oui, ma fille, nous avons échoué. Je revois encore ce petit corps froid qui avait cessé de vivre. J'entends encore sa voix déçue me rappelant notre incapacité à la sauver. Je n'oublierai jamais le cri de fauve blessé, poussé par la malheureuse mère à l'annonce de la mort de sa fille. Ce cri déchirant le silence du milieu. Crois-moi, Laura, ma joie aurait été grande de voir encore cette pauvre fillette embrasser sa mère.

Elle s'interrompt, étouffant sa rage intérieure. Poussant un soupir, elle prit la main de la gamine, avant d'ajouter :

- C'est également cela mon métier. On voit des êtres naître, certainement ce sont là les merveilleux moments de notre carrière, mais également, on les assiste parfois impuissant, dans leur lutte contre la mort. On ne peut malheureusement pas changer le cours du destin, ma fille. Il y a dans la vie des faits devant lesquels l'évolution de la science reste impuissante. Mais, il ne faut pas s'avouer vaincu. Lutter doit être le maître mot. « Ceux qui vivent sont ceux qui luttent », a dit Victor Hugo. C'est réel dans tous les domaines de la vie. Nul ne peut être à l'abri des vicissitudes de la vie, du cortège de malheurs et de

bonheurs qu'elle peut apporter. Laura, ma grande, lutter, encore lutter, ainsi est faite la vie.

Son visage s'assombrit, exprimant la douleur que ressentit son cœur. Sa voix s'éleva une fois de plus, rompant ce silence qui devint cruel :

– Nous avons donné le maximum de nous-mêmes pour sauver cette fillette, je peux te l'assurer. Mais nous devons reconnaître que la mort a, une fois de plus, eu raison de nous et de la science que nous servons. Qui brisera le mythe de la mort ? Ni l'argent, ni notre intelligence, ni la science ne le pourront. La mort est puissante et orgueilleuse, défiant le riche, méprisant le pauvre, narguant insolemment la science qui ose se dresser sur son chemin. Au bout du compte, elle a toujours le dernier mot. Personne n'échappera à ses desseins macabres. Tous, nous y passerons.

Laura écouta attentivement la jeune femme. Son attitude ne lui avait pas échappé un seul instant. Quelle carrière noble que celle de cette femme ! C'est une femme qui souffrait profondément devant ce qui fut à ses yeux un échec. Mais, était-elle seulement responsable de ce qui était arrivé ? Elle avait tout tenté, et Laura put la croire sur parole. La fillette comprit que le métier qu'exerçait la jeune femme nécessitait une grandeur d'âme, un grand amour du prochain, un renoncement à soi-même. Les prémices de ces vertus chez l'adolescente étaient bien là. Dès l'annonce de la mort de la fillette par le médecin, le

cœur de Laura s'était rempli d'amertume. Elle n'avait pas pu refouler les larmes qui jaillirent déjà de ses yeux de gamine. Devant cette douleur immense ressentie par son cœur, elle avait dit de sa petite voix enfantine, empreinte de sanglots : « Pourquoi donc ? Non, docteur, pourquoi donc cela est-il arrivé ? N'y a-t-il personne qui puisse venir à bout de la mort ? »

Elle essuya les larmes qui s'aventurèrent sur ses joues. Dès cet instant, une seule idée submergea sa pensée : donner la vie et lutter contre la mort, sous toutes ses formes. Ainsi donc, elle ferait du combat du médecin, son propre combat. Son rêve d'enfance s'affirma avec son inscription à la faculté de médecine, après ses études secondaires, et, plus tard, par son entrée au couvent, à la mort de son père. À la fin de ses études, elle fut envoyée à Aix-en-Provence pour servir trois ans dans un hôpital de la ville. Ses prestations furent appréciées de ses supérieurs. Elle incorpora l'organisation de secours humanitaire catholique avant d'effectuer la même année une mission caritative en Ethiopie et en Malaisie. De retour en France, elle réintégra l'Eglise et fut mutée quelques années plus tard au Caperland, la grande île des flamboyants. Aujourd'hui, sœur Laura a la responsabilité de porter les espoirs de Ferdala, comme elle avait souhaité le faire depuis son enfance.

Pendant que les deux compagnons de route se dirigeaient vers Kaïga, Ferdala demeurait perplexe

devant l'agilité avec laquelle la religieuse maniait le volant de sa Citroën. Dans la pénombre, on pouvait la dévisager dans sa tenue blanche, ce qui augmenta fortement son envie pour la religieuse. À vingt-cinq ans, la jeune religieuse semblait incarner les anges dans l'étable lors de la naissance d'un certain Seigneur, celui qu'on appelait Jésus-Christ, ce qui redoubla l'admiration de Ferdala, persuadé que cette bonne dame allait sauver sa femme et lui donner un enfant.

Le voyage ne fut pas long, en dépit du mauvais état de la route. Aussitôt arrivée, sœur Laura s'installa dans la petite case d'où filtrait déjà la lueur diffuse d'une lampe à pétrole.

– Elle est dans la chambre, ma sœur, fit Ferdala.

– Laissez-moi seule, Ferdala, ce n'est pas un spectacle pour les hommes.

– Que Dieu, de grâce, vous assiste, reprit la voix chevrotante du maître de la maison.

Puis se tournant vers ses deux fils, il leur dit :

– Allons, mes enfants, faisons un petit feu.

La nuit tomba sur Kaïga. Les voisins vinrent tenir compagnie aux Ferdala. Le maître de la maison, peu bavard, semblait perdu dans ses pensées. Il pensait à sœur Laura, cette étrangère venue de l'autre bout du monde, traversant les océans, dans cette tenue blanche, signe de sainteté et d'honnêteté. Soudain, son visage s'illumina, puis, monologuant, il marmonna des

paroles inaudibles : « Si seulement cet être tant attendu pouvait être une fille ! ».

Des minutes interminables s'écoulèrent jusqu'au moment où la porte s'ouvrit, laissant apparaître la nonne de Sainte-Marie. Ferdala se précipita à sa rencontre. Les voisins firent autant.

– Frère, fit la jeune religieuse, le visage radieux, la mine rassurante, nos prières ont été entendues et exaucées. Tu as une très belle fillette. Ta femme et ton enfant se portent bien. Réjouissez-vous avec Dieu dans votre maison, pour ce grand événement. Je passerai vous voir dans une semaine. Que la paix et l'amour du Christ comblent cette maison.

« Très belle fillette », c'était la phrase que Ferdala espérait entendre, « très belle », à l'image de la religieuse, pensa-t-il. Il se prosterna devant la jeune Française en disant :

– Merci, ma sœur, tu seras toujours la bienvenue dans cette maison. Que le Dieu vivant, te protège sur ton chemin de retour.

– Relève-toi, Ferdala, je ne suis qu'un homme pour te prosterner devant moi. Remercie plutôt Dieu qui a rendu possible ce miracle.

Après avoir salué le petit monde dont les visages anxieux venaient de s'éclairer, sœur Laura rentra dans Son véhicule, en direction du couvent Sainte-Marie.

Ferdala se dirigea précipitamment dans sa case.

Il alla embrasser Rosabelle, avant de contempler la belle créature que celle-ci venait de lui donner.

– Oh ! Quelle merveille !, s'écria-t-il, Dieu a entendu mes prières et supplications. Rien de plus merveilleux qu'une charmante petite fille, ma Rosa !

S'adressant à ses deux petits garçons, restés éveillés dans ce tumulte, il leur dit :

– Manuela, Sylvanio, vous avez maintenant une sœur, vous comprenez ? Une sœur comme votre maman.

Les deux enfants, embarrassés, regardaient leur père sans réellement comprendre. Une sœur ? Cela n'avait jamais été une préoccupation pour ces bambins. Seulement, bien qu'étant gamins, ils avaient compris que le cercle de la famille s'était agrandi. Ils passèrent tous la nuit dans une grande liesse, tandis que Ferdala recevait les félicitations et encouragements des voisins, selon la tradition.

Les jours passèrent, Ferdala et ses fils se mirent à travailler la terre, seule source de survie pour la famille. Le maître de la maison savait qu'il ne pouvait plus compter sur l'apport de sa femme pour accomplir certaines tâches qui exigeaient des efforts à fournir.

Une semaine plus tard, sœur Laura revint à Kaïga. La religieuse fut accueillie chaleureusement par les Ferdala.

– Que la paix de Dieu soit dans ta maison, Ferdala, dit-elle.

– Tu peux entrer, sœur Laura, répondit ce dernier.

La nouvelle venue fit son entrée dans la case. Elle trouva Rosabelle assise sur son lit de maternité, son bébé entre les mains.

– Bonjour, Rosabelle, fit la religieuse avec un large sourire.

– Paix et amour, sœur Laura, répondit Rosabelle qui s'était déjà levée pour aller à la rencontre de la religieuse.

Caressant le nouveau-né, Laura ne put s'empêcher de dire :

– Qu'elle est vraiment belle ! Voyez comment cette merveille me sourit.

Puis la prenant dans ses bras, elle s'adressa à la mère de l'enfant :

– Comment l'avez-vous appelée ?

Rosabelle avait regardé son mari avant de répondre à la nonne.

– Ceci est du ressort de l'homme dans notre société, ma sœur. La joie de mon mari déborde aujourd'hui, depuis l'arrivée au monde de celle que tu appelles une merveille. Je le sens transformé au point d'en être incapable de nommer notre fille. Je crois qu'elle est devenue sa seule raison de vivre. Mon homme, celui que j'ai toujours connu, prêt à vous aligner les noms de ses aïeux, a perdu sa langue, sœur

Laura. Toute sa vie devient un mystère.

– Je crois que ma femme a raison, sœur Laura, intervint Ferdala, la tête basse. Plusieurs noms ont traversé ma pensée, mais, j'avoue sans honte qu'aucun d'eux ne semble convenir à ma fille. Chaque fois que je la regarde et que j'essaie de penser à un nom de mes ancêtres comme je l'ai toujours fait, elle semble m'opposer un refus. Mon instinct de père ne peut me tromper. Je le sens. N'est-ce pas mon sang ? C'est un être étrange qui va à l'encontre de la volonté de son père et de nos traditions. Tu peux certainement nous aider ma sœur. N'est-ce pas là le plus grand et beau cadeau que ma famille t'aura offert ?

– Personne ne me doit quelque chose, Ferdala. N'oubliez pas que je suis un serviteur de Dieu. Toute action de bienfaisance de quelque forme que ce soit, que je peux accomplir ici-bas, relève du choix que j'ai fait de ma vie. Notre Père qui est dans les cieux, seul, en jugera la grandeur et me récompensera en temps voulu.

Étrange créature, pensa Ferdala. Sœur Laura continua à bercer le bébé qui était entre ses mains. Le calme gagna toute la case. Enfin, elle rompit le silence, disant :

– Appelons cette charmante créature, Dorisca, bien sûr Dorisca Ferdala. Je sens qu'elle sera très courageuse à l'image de son père, et douce à l'image de sa mère. Je pressens déjà de grandes qualités en cette fille.

– Merci, sœur Laura, répondit timidement Ferdala. N'est-ce pas Dieu qui parle en toi ?

Prenant congé des Ferdala, sœur Laura regagna le couvent Sainte-Marie tout en promettant de rendre visite assez régulièrement à la petite Dorisca, désormais considérée comme sa filleule. L'amitié que témoignait la religieuse à l'égard de celle qu'elle venait de nommer Dorisca était une ébauche à la vie fascinante que la nonne de Sainte-Marie avait créée dans la pensée des Ferdala.

– Oui, pensa Ferdala, ma fille deviendra un jour, sœur Dorisca. Je le sens au plus profond de moi-même. Elle fera la joie et l'honneur de ma famille : « Voici la fille de Ferdala, la première religieuse caperlandaise dans l'histoire de Kaïga et de la sous-région ». Tout le village me traitera avec les égards qui seront dus à mon rang de premier père d'une religieuse de notre très cher village.